

# De la vie des marionnettes

Associés depuis la création théâtrale *Apologize* en 2004, la chorégraphe Gisèle Vienne et l'écrivain Dennis Cooper semblaient faits pour se rencontrer, tant le binôme alimente mutuellement ses obsessions. Avec leur dernière création en date, intitulée *The Pyre*, ils atteignent l'un comme l'autre le sommet de leur art.

BIO

## GISELE VIENNE

Gisèle Vienne est tout à la fois chorégraphe, metteur en scène et plasticienne. Elle a étudié la philosophie et la musique avant d'entrer à l'École Nationale Supérieure des Arts de la Marionnette. Multidisciplinaire, elle fait régulièrement appel à Catherine Robbe-Grillet, Peter Rehberg, Stephen O'Malley, Patrick Riou et Jonathan Capdevielle pour ses spectacles. Depuis 2004, tous ses spectacles sont conçus en collaboration avec l'écrivain Dennis Cooper. **MATHIAS KUSNIERZ**

**M**arionnettiste de formation, Gisèle Vienne s'est vite échappée du carcan un peu vieillot de cette discipline pour déployer (et dévoyer) des spectacles d'un nouveau genre, où danse, performance, concert et arts plastiques ne font plus qu'un. Sa rencontre en 2004 avec le sulfureux écrivain queer new-yorkais Dennis Cooper, installé depuis à Paris, est déterminante. L'un et l'autre partagent les mêmes obsessions et les mêmes références littéraires (Genet, Sade, Bataille, Robbe-Grillet, Canetti). Ils se mettent à bâtir à l'unisson un univers axé sur les rituels intimes, où convergent les antagonismes les plus fondamentaux : Eros et Thanatos, Dionysos et Apollon, ordre et désordre, archaïsme et modernité, fantasme et réalité. La pulsion sexuelle, comme il se doit, y est étroitement liée à l'adolescence meurtrie, à la violence et à la mort. Et par conséquent à la déconstruction du langage et de la narration, destinée à refléter cet état de confusion.

### GLISSEMENTS SÉMANTIQUES

Les mises en scène de Gisèle Vienne procèdent donc par glissements sémantiques, par non-dits, par substrats, ce qui peut les rendre arides au premier abord – mais elles séduisent aussi par leur humour noir, leur sophistication plastique et leurs références ultra-contemporaines à la pop culture, issues autant de la musique black metal, *noise* ou electropop que du cinéma de genre, horrifique de préférence. Depuis le succès de *Jerk*, rien ne semble pouvoir l'arrêter : elle déclenche une tempête de neige dans un paysage gothique (*Kindertotenlieder* en 2007), investit une patinoire à glace pour y

faire atterrir une soucoupe volante (*Éternelle Idole* en 2009), ou reconstitue sur scène une forêt noyée dans un brouillard polymorphe (*This is How You Will Disappear* en 2010). Sa carte blanche au Centre Pompidou en 2012 dévoile également une autre facette de son travail, notamment ses photographies et ses installations de poupées robotisées, qui acheminent le spectateur vers cette « part maudite » si chère à Bataille.

### ÉTATS LIMITES

Que ce soit la reconstitution de fantasmes SM (*Une belle enfant blonde*, avec Catherine Robbe-Grillet en maîtresse de cérémonie), la confrontation d'une gymnaste et de son entraîneur au milieu d'un sous-bois hanté (*This is How You Will Disappear*) ou la confession d'un serial-killer ventriloque (*Jerk*, joué en solo par Jonathan Capdevielle et inspiré des véritables meurtres perpétrés par Dean Corll), Gisèle Vienne soumet le public à des états limites, le faisant traverser toute une gamme de sentiments successifs : sidération, perplexité, ennui, fascination, anxiété ou exaltation. Mais aucun n'est assez fort pour qualifier le trouble que l'on ressent à l'issue de ses pièces, quel que soit d'ailleurs l'intérêt que l'on porte à la chose théâtrale : la lame glacée qu'elle enfouit dans votre inconscient revient vous hanter longtemps après que les lumières se soient rallumées, avec l'impression d'avoir assisté à une forme d'art inédite et non à une pièce de théâtre à proprement parler. Un curieux phénomène rétroactif qui vous laisse en proie à des doutes sur ce que vous venez de voir (ou pas) et vous emplit de questions qui restent en suspens, privées de réponses toutes faites. L'interprétation reste







© Hervé Véronèse - Centre Pompidou

À GAUCHE  
*The Pyre*.

## À VOIR

» **THE PYRE**  
3 ET 4 OCTOBRE  
MARSEILLE ACTORAL

» **THIS IS HOW YOU WILL DISAPPEAR**  
5 OCTOBRE  
CENTRE POMPIDOU  
DANS LE CADRE DE  
LA NUIT BLANCHE

» **JERK**  
DU 6 AU 23 NOVEMBRE  
THÉÂTRE DE LA  
BASTILLE

ouverte, chaque spectateur étant délibérément invité à y projeter ses propres images mentales.

### TABLEAUX VIVANTS

Malgré la violence des situations, aucune hystérie, aucun excès trash sur le plateau, mais l'impression de contempler des « tableaux vivants » qui se déplacent paisiblement, laissant affleurer une tension indicible. Un malaise encore renforcé par la présence sur scène de ces poupées automates au réalisme qui dérange et interpelle. Que ce soit dans *Kindertotenlieder* ou dans *This is How You Will Disappear*, le spectateur reste toujours sur le qui-vive, à l'affût d'un événement qui ne se produit jamais, si ce n'est de manière métaphorique. Transformée à la fois en lieu du crime et en havre de paix à la splendeur lugubre, la scène laisse entendre un murmure en voix off, adressé à un être absent. Les protagonistes qui s'y entrecroisent, sans jamais se toucher, s'apparentent le plus souvent à des adolescent(e)s en perte, victimes de leurs addictions et de leur boulimie sexuelle, ruminant leurs tourments intérieurs à travers les monologues elliptiques rédigés par Dennis Cooper. Et quand le doom-metal de KTL (le duo formé par Peter Rehberg et Stephen O'Malley, impliqués dans la plupart des spectacles) envahit la salle de toute sa puissance tellurique, on pénètre plus avant dans le territoire des spectres. À travers chacune de ses créations, Vienne parvient à créer un phénomène de synesthésie, où la création musicale, le décor et la scénographie font partie d'un seul et

« **Ce qui m'intéresse, c'est de travailler sur différentes altérations que notre perception peut connaître.** » **GISÈLE VIENNE**

même mouvement, d'une même dynamique qui s'autoalimente pour mieux se répercuter sur le corps des comédiens et le psychisme du spectateur. On plonge tête la première dans une transe lente et froide comme la fonte des glaciers polaires.

### SENSATION VERTIGINEUSE

*The Pyre*, ne fait pas exception à la règle : on en ressort groggy et éberlué, comme si l'on quittait

© Mathilde Darel



CI-DESSOUS  
*Jerk* (2008).

une séance d'hypnose collective. Des zébrures de néons surgissent dans l'obscurité, procurant la sensation vertigineuse d'être aspiré dans un vortex de lumières, le dispositif scénique se situant quelque part entre *2001, l'Odyssée de l'espace*, les sculptures cinétiques de James Turrell et une boîte de nuit bulgare. La danseuse Anja Röttgerkamp, complice de Gisèle, prend place au centre de ce décor de science-fiction, constellé de leds et de surfaces réfléchissantes. Son corps ne cessera de se contorsionner, comme actionné par une mécanique sans fin. Malgré l'ampleur de la scénographie, le regard ne cesse de se recentrer sur la danse de cette femme toute en cassures, mobilisant ses forces pour générer une pantomime saccadée au sein de cette matrice kaléidoscope qui l'enveloppe de ses clignotements. Rejointe dans la deuxième partie par un adolescent hagard dont on comprend qu'il s'agit de son fils, cette femme livrée à elle-même finit par se consumer dans un nuage de fumée. Pour compléter la représentation, un livre écrit par Dennis Cooper offre des pistes narratives pour reconstituer une première partie latente. La parole que l'on tait ou que l'on choisit d'écrire, de même que l'ambivalence entre autobiographie et fiction, occupent ici encore une place prépondérante. Ces jeux de mise en abîme, de simulacres et de labyrinthes psychiques font toute la force et la complexité de ce spectacle hors du commun qui se loge durablement dans l'imaginaire. Bref, il faut s'y ruer tant qu'il est encore temps, il n'y aura pas de séance de rattrapage. ■

© Patric Chiha



INTERVIEW GISÈLE VIENNE

## DE L'ORIGINE DE MON TRAVAIL

**GISÈLE VIENNE NOUS RÉVÈLE LA GENÈSE DE *THE PYRE*, SA DERNIÈRE CRÉATION THÉÂTRALE.**

**Quelles influences visuelles ont nourri *The Pyre* ?**

**Gisèle Vienne :** J'ai beaucoup regardé comment travaillaient les artistes californiens des années 1960 et 1970, connus sous le nom de « Light and Space », en particulier James Turrell. Je me suis imaginé une ville comme L.A. ou Tokyo la nuit. J'ai recherché aussi ce qui se faisait en lumière dans les discothèques et je suis tombée sur le site d'un fournisseur de lumières de discothèque bulgare qui m'a tout à fait fasciné. Le potentiel sur le mouvement, sur les vibrations de couleurs que proposent ces nouvelles lumières populaires que sont les Leds, ouvre un champ d'investigation possible dans le domaine des jeux d'optique passionnant. Les films m'influencent aussi, pour le personnage de la mère, je me suis inspirée de *Lilya 4-ever*, de Lukas Moodysson, et de *La Luna* de Bernardo Bertolucci.

**Le dispositif scénique produit un effet littéralement psychédélique.**

Oui, c'était l'effet recherché. Pour chaque pièce, nous nous amusons à faire des parallèles avec des drogues : *Jerk* évoque peut-être la cocaïne, *Kindertotenlieder*, l'héroïne, *This is How You Will Disappear*, le haschisch, et *The Pyre*, les champignons. J'ai très peu expérimenté de drogues je parle donc d'après les témoignages de ceux qui ont pratiqué. Ce qui m'intéresse, c'est de travailler sur différentes altérations que notre perception peu connaître. Avec *The Pyre*, nous expérimentons la manière dont on peut transformer un corps avec des éclairages artificiels, dans la lignée de l'art optique et cinétique, et jouons des vibrations de rythmes et de couleurs qui ont un effet hypnotisant, voire hallucinogène.

**La musique de KTL joue aussi un rôle important dans l'aspect immersif.**

Le son a été conçu de manière spatialisée, avec l'aide de l'IRCAM, ce qui nous a permis de travailler le son en lien physique avec la sculpture de lumière, et de jouer

ainsi de notre perception. Il y a un moment dans la pièce où il me semblait intéressant d'entendre un morceau d'eurodance, dans l'esprit des discothèques de l'Est. Je trouve qu'il y a dans cette technopop ultra-trash quelque chose d'émouvant, de tragique. Même si Peter et Stephen n'étaient pas très heureux de ce choix, ce n'est pas la raison pour laquelle j'y ai renoncé. Peter avait composé un morceau très réussi de dance à cet effet, mais ça ne fonctionnait pas d'un point de vue rythmique et émotionnel. Je pensais créer un effet de réel du fait de l'équation entre la lumière et le son, mais cette sensation n'a pas opéré. Nous jouons durant toute la pièce plutôt à partir de tensions, voire de contradictions entre les rythmes et les « musiques » créées par la lumière, la chorégraphie et la musique. Nous avons opté pour un morceau de Nick Drake qui marque une contradiction rythmique forte avec la lumière, c'est un morceau émouvant qui fait référence au personnage de la mère dans le texte de Cooper que le spectateur pourra lire à l'issue de la représentation. Le spectateur peut entendre à ce moment la musique qu'elle a écoutée lors de son suicide.

**Comment est né le récit de Dennis Cooper ?**

L'idée était de publier une affabulation semi-autobiographique sous forme d'un roman qui aurait été écrit par le fils, distribué au public comme un élément à part entière du spectacle, en dernière partie. Nous en avons parlé à Paul Otchakovsky-Laurens, des éditions P.O.L., qui était tout à fait intéressé pour publier ce texte exclusivement pour la pièce, et d'en faire un objet qui, en tant que tel, intègre la fiction. Le texte s'est construit avec la pièce, et réciproquement. Arriver à formuler quelque chose, la manière dont on peut le formuler et le moment où on le formule, c'est une réflexion importante dans notre travail. Nous avons voulu mettre en avant ce rapport ambivalent à l'absence et à l'omniprésence du texte.

**PROPOS RECUEILLIS PAR JULIEN BÉCOURT**



# THIS IS HOW YOU WILL DISAPPEAR

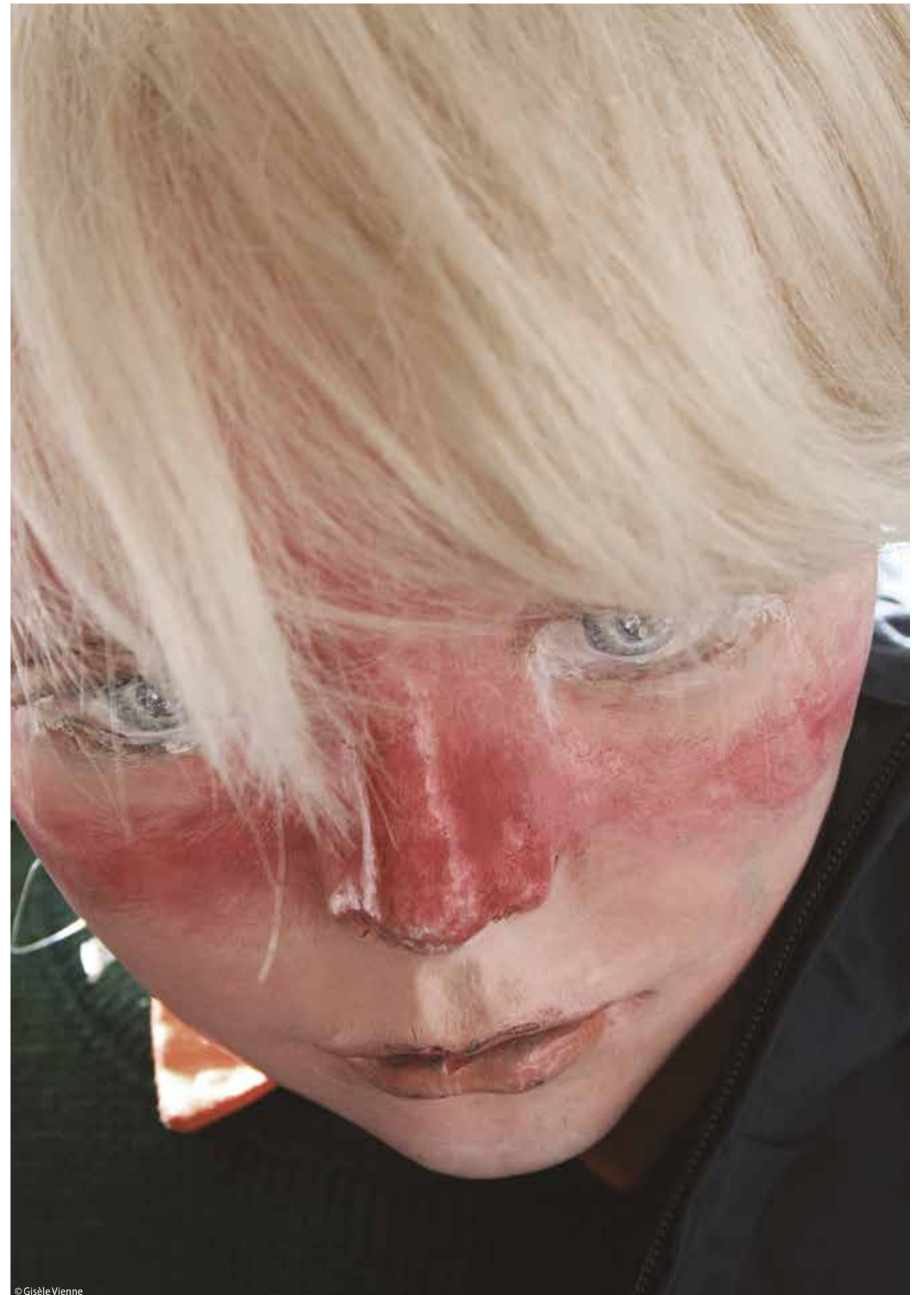
**GISÈLE VIENNE NOUS PRÉSENTE ET NOUS COMMENTE DEUX PHOTOS EXTRAITES DE SON SPECTACLE *THIS IS HOW YOU WILL DISAPPEAR*, CRÉÉ EN 2010.**



« Il s'agit d'une photographie de *This is How You Will Disappear*, créée au Festival d'Avignon en 2010. On peut voir sur cette photographie une partie de la sculpture de brume réalisée par l'artiste Fujiko Nakaya, la reine en la matière. La sculpture de brume consiste en un agencement bien spécifique de centaines de buses, qu'elle orchestre savamment ensuite. Dans la pièce, cette sculpture vient envahir une forêt très réaliste, puis explose lentement comme une vague gigantesque qui inonde la salle pour immerger les spectateurs. J'ai beaucoup pensé à *Solaris* durant cette partie de la pièce, et à cette matière floue qui recouvre la planète Solaris et semble refléter par moments, voire sculpter, certaines idées enfouies des astronautes qui l'observent. »

Cette seconde image est un portrait

« Cette seconde image est un portrait photographique d'une poupée grandeur nature qui joue dans *This is How You Will Disappear*. J'ai réalisé cette photographie au moment où je peignais les visages des cinq poupées qui forment une sorte de diorama à un moment spécifique de la représentation. Ce diorama crée d'abord une suspension temporelle qui provoque ensuite un court-circuit dans la structure de la pièce [...] Avec ce visage, c'est la première fois que je réalisais un coup de soleil, cela m'a beaucoup amusé, et il me semblait intéressant de montrer le côté violent de la nature. Ce jeune garçon trop blond me semblait émouvant ainsi brutalisé. »



© Gisèle Vienne